

vingtième biennale
d'art contemporain
d'art contemporain
d'art contemporain
d'art contemporain



Édito

La Biennale d'art contemporain célèbre cette année, sa 20^e édition, moment charnière pour ce rendez-vous qui, depuis quatre décennies, révèle la création à Champigny-sur-Marne.

Pour fêter cet anniversaire, la Biennale s'invitera dans plusieurs lieux, en plus des traditionnelles salle Jean Morlet et Maison des arts plastiques. Ainsi, nous pourrons admirer les 20 œuvres des anciens lauréats dans les vitrines du centre-ville, de la mairie, et dans les lieux culturels.

L'art pour tous et accessible à tous investit la ville cette année !
Du 14 janvier au 14 février 2025, nous accueillerons 30 artistes plasticiens, dont les démarches singulières témoignent de la richesse de l'art contemporain.

Cette biennale sera ponctuée de temps d'échanges, des moments privilégiés pour rencontrer les artistes et dialoguer autour des œuvres.

Comme chaque année, les œuvres présentées à la Maison des Arts Plastiques et à la salle Jean-Morlet invitent à explorer le rapport de l'homme à son environnement, les transformations du monde, les tensions qui le traversent. Les artistes émergents présents interrogent la matière, le vivant, le mouvement, l'exil ou la mémoire ; ils éclairent les préoccupations profondes de notre époque.

Fidèle à son engagement en faveur de la jeune création, la Biennale renouvelle ses Prix du Jury et Prix du Jeune Public, offrant à deux artistes une exposition personnelle.

Cette édition marque un tournant, les prochaines se tiendront dans la nouvelle médiathèque du centre, dotée d'un lieu d'exposition ouvert sur les bords de Marne.

Événement désormais incontournable, la Biennale invite chacun à célébrer l'audace et l'inventivité des artistes.

Bonne Biennale à tous !

Laurent JEANNE
Maire de Champigny-sur-Marne
Conseiller régional d'Île-de-France

vingtième biennale
d'art contemporain
d'art contemporain
d'art contemporain
d'art contemporain



David Benayoun

Né en 1984, vit et travaille à Enghien-les-Bains

Le travail pictural de David Benayoun porte sur la figure, entre émergence et disparition. Ses peintures renvoient à des personnes réelles ou qui ont existé. Les figures émergent, apparaissent dans un temps de dévoilement. Simultanément, et dans la majorité de ses peintures, une disparition est entamée. Cela contraste avec ses travaux eux-mêmes qui, dans leurs propres constituants, existeront dans la durée.

Haïa, Joseph-Simul et Jean, fait partie d'une série de peintures sur la mémoire. Le tableau représente une partie de la famille de l'artiste, en vacances, à la fin des années 1930. Il ne figure pas directement leur propre sort durant la Seconde Guerre mondiale, mais la touche exprime le début d'une désagrégation, un drame latent. La lumière qui se dégage du chapeau de Jean déborde sur le vêtement de son père, exprimant à la fois un lien affectif et un sort commun.

Le peintre a employé un bâton d'huile de bleu de cobalt, en complément de la peinture traditionnelle. Cette technique confère une intensité chromatique singulière qui fait ressortir, vers le spectateur, les zones de jaune orangé. L'affirmation de la touche et ses choix chromatiques expriment une ambivalence entre dévoilement et disparition.

Haïa, Joseph-Simul et Jean clôture sa série de peintures sur la mémoire. Toutefois, l'artiste poursuit son exploration de l'émergence de la figure, témoignant d'une cohérence artistique avec ses recherches antérieures sur ce thème.

Haïa, Joseph-Simul et Jean, 2025, huile sur toile, 100 x 81 cm
www.davidbenayoun.fr · @david_benayoun · contact@davidbenayoun.fr

Isabelle Chapuis

Née en 1982, vit et travaille à Paris (75), à La Ruche (Résidence d'artistes)



Dès l'enfance, la pratique de la danse et du dessin de modèle vivant oriente son art vers le corps humain. Diplômée en direction artistique de Penninghen en 2005, elle choisit la photographie comme médium d'expression privilégié. Son travail s'étend de la photographie plasticienne à une photographie thérapeutique, deux approches qui se nourrissent et se renforcent mutuellement.

En 2010, Isabelle Chapuis reçoit le Prix Picto. Deux ans plus tard, elle est récompensée par la Bourse du Talent et exposée à la Bibliothèque nationale de France François-Mitterrand, qui intègre ses œuvres à son fonds photographique. Depuis, son travail est régulièrement exposé dans des galeries et institutions, en France et à l'étranger. En 2022, elle publie son premier ouvrage *Vivant, Le sacre du corps*, présélectionné pour le Prix du livre d'auteur des Rencontres d'Arles et lauréat du prix HiP.

Vivant, Le sacre du corps :
À la croisée de l'art et de la thérapie, pendant sept années, j'ai photographié et interviewé des hommes et des femmes sans apprêt. J'avais le désir profond de célébrer la dimension sacrée du corps, d'accompagner chacun à s'offrir un regard bienveillant et ainsi de contribuer à changer les représentations. J'ai pensé ce projet tel un récit de résilience, d'inclusivité, d'amour de soi, d'acceptation, de solidarité, d'espoir...

Vivant, Le sacre du corps, 2015-2022, photographie-édition de 8, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle Photo Rag 308g contrecollé sur dibond, encadrement en floating box bois wengé et verre musée, 120 x 80 cm
www.isabellechapuis.com · @isabelle_chapuis · contact@isabellechapuis.com

Stanislas Cornier

Né en 1988, vit à Suresnes (92) et travaille à Paris (75)



À travers son travail de céramiste, la volonté de Stanislas Cornier est de pouvoir créer un espace où les imperfections et les hasards se mêlent.

Objets magiques, tirés d'un imaginaire puissant à la fois dans l'univers religieux, mystique et bestial, les sculptures allégoriques de l'artiste cachent chacune un possible rituel, en introduisant la notion d'utilité quotidienne. Il détourne et se joue de l'aspect initial du simple objet d'ornement pour nous inviter à trouver dans chaque sculpture un rituel spécifique et les gestes associés.

Les objets conçus sont revêtus de feuilles d'or, d'argent et de cuivre comme des voiles, comme des peaux et passent de l'aspect le plus rudimentaire au plus baroque.

Aucune hiérarchie n'oppose les « contenants » aux objets d'art. Tous déclarés fonctionnels sans qu'aucun ne le soit vraiment, leur propos se situe ailleurs. S'ils incarnent naturellement une forme de critique sociale visant à condamner la superficialité et le consumérisme, ses créations véhiculent surtout l'idée du cérémonial qui rythme le quotidien de chacun.

Lacrymatoire inversé, Reliquaire pour 3 dents, Crapaud miroir... toutes sont conçues comme des pansements pour l'âme ou comme un cheminement offert pour apprivoiser nos émotions immédiates ou profondes. Toute la recherche de l'artiste se concentre sur l'ambivalence entre la matière, son aspect, l'esthétique de l'objet et l'émotion que l'on pourrait transformer. Comme un jeu entre le côté froid et inerte de l'objet, l'aspect sacré et le beau qui se veut souvent le reflet de nos imperfections. Reprenant un rôle de guérisseur spirituel où le spectateur peut devenir l'acteur, ses œuvres ne se regardent pas, elles s'utilisent.

Notre soupe de cailloux, 2025, faïences blanches, noires et rouges recyclées et mélangées, émail transparent, oxydes, or liquide 3^e cuisson, feuilles de laurier, sauce, plastique, acier, laiton, os, bois, épines de cactus, haricots coco roses, kintsugi poudre d'or 23, 75 carats, électro-forming cuivre et or plaqué, feuilles d'or 22 carats, résine époxy, coton, visserie, cailloux, fil de cuivre, crème à doré, 146 x 90 x 62 cm
@atelier_sc_rockein_paris · stanislas.cornier@hotmail.com

Tatiana Da Silva Vaz

Née en 1998, vit à Paris (75) et travaille à Saint-Denis (93)



Diplômée en design vêtement et accessoire au sein de l'École des Arts Décoratifs de Paris, Tatiana Da Silva Vaz, artiste et designer transdisciplinaire, étoffe sa réflexion sur le corps, son apparence, ses évolutions, ses métamorphoses, ses ressentis, ses fragilités en utilisant la « partie matérielle » des êtres animés : la peau, témoin de sa valeur et de son identité.

À travers une multitude de médiums, Tatiana interroge la mutation du corps noir dans l'espace social au cœur d'une société européenne, la confrontant à ses valeurs. Elle constate alors que cette enveloppe est réduite à une accumulation de normes.

Elle archive le corps : sa morphologie, ses cheveux, ses pieds, et sa peau comme une palpitation ordinairement tue. L'artiste franco-portugaise réalise une sorte de monumental intime et humain, à fleur de peau. L'empreinte du corps lui-même épouse la transcription plastique de son vécu physique et affectif. Elle crée des archives d'éléments usuellement clandestins. Ce qui est généralement confiné dans la sphère du privé, considéré comme indigne d'attention, regagne alors une place centrale. Les détails du corps marquant notre humanité, deviennent ici les personnages d'un récit pragmatique.

Venus Hotten, 2023, cuirs, découpe, couture, 135 x 80 cm
@tnadsv · tatianadsv@gmail.com



Camille d'Alençon

Née en 1985, vit et travaille à Ivry-sur-Seine (94)

Diplômée de l'École Olivier de Serres puis des Arts Décoratifs, Camille d'Alençon s'est d'abord formée à la sculpture, au moulage puis à l'image imprimée avant de se consacrer, de manière autodidacte, à la peinture à l'huile.

Camille propose une peinture à l'huile figurative et mimétique plongeant ses racines dans le réel, dans une approche que l'on pourrait qualifier de naturaliste. Inspirées par la photographie, ses compositions adoptent des cadrages documentaires qui coupent volontiers certains éléments pour centrer l'attention sur d'autres. Loin d'un hyperréalisme ultra-détaillé, le style vigoureux n'en permet pas moins une restitution très fidèle de ce qui est représenté, surtout à une certaine distance. Mais au fond, plus que la manière, c'est le sujet qui arrête le spectateur, un sujet peu représenté en peinture : les coulisses du monde urbain, la banalité de la ville, l'envers du décor et notamment le monde du travail. Autrement dit, tout ce qu'on s'efforce de ne pas voir ou bien d'oublier au plus vite, les franges et les soubassemens de la vie contemporaine, dont on ne parle jamais. Dès lors, montrer des ouvriers, des travailleurs du BTP, des éboueurs, des usagers du métro, les abords du périphérique, relève d'un choix audacieux qui ne flatte pas la fréquente envie d'évasion ou de distraction du spectateur.

Embrocheur, 2023, huile sur toile, 130 x 89 cm
www.camilledalencon.com · camilledalencon@gmail.com

Salma El Hamdaoui

Née en 1999, vit et travaille dans le Val-de-Marne (94)



Salma El Hamdaoui est une artiste pluridisciplinaire diplômée de la Villa Arson. Elle pratique la vidéo, la photographie, la broderie et l'écriture.

Le travail de l'archive est le geste fondateur de sa pratique. Elle puise dans des matériaux intimes et familiaux pour interroger des récits fragmentés par l'exil, la langue, la maladie mentale, le deuil.

Chaque pièce, qu'elle soit textile, textuelle, photographique ou filmique, devient un espace où elle tente de reconstruire des histoires, de recoudre les peaux et de panser les maux. Ses pièces fonctionnent comme des espaces de résilience, invitant à traverser les traumatismes pour reconstruire une narration personnelle.

En travaillant avec ses propres histoires, Salma El Hamdaoui contribue à archiver l'intime. Son geste est double : c'est un acte de lutte qui rend visible des vécus effacés et un acte de soin qui transforme la blessure en un espace de narration et de transmission. Sa pratique est un acte d'amour.

Ma mère et sa sœur, 2025, vidéo 9'16, crédit photo : Marilou Binetruy / Villa Arson
@salma-elhamdaoui_ · salma.elhmd@gmail.com



Olivia Etienne

Née en 1990, vit et travaille à Rennes (35)

La pratique d'Olivia Etienne se nourrit de références à l'histoire de l'art et à l'humanité. Elle alterne la peinture à l'huile sur papier polyester, avec comme motif principal la nature morte et le dessin associant fusain et pastel, lui permettant de jouer avec des effets de couches, de donner une impression de profondeur éthérée. Elle cherche ainsi à cultiver une ambiguïté, une étrangeté qui questionne le regard.

La fluidité et le caractère immédiat du trait font apparaître des formes qui se superposent, se mélangent et parfois s'effacent. Cette rencontre oscille entre le hasard, quelque chose de l'ordre de l'intuitif, et un processus de recomposition d'une image mentale. Par un travail de textures et de couleurs, la matière picturale renforce l'indétermination qui se joue devant les yeux des spectateur.rices.

Olivia Etienne trouve son inspiration dans ses propres photographies et dans l'observation directe de son environnement. Son atelier est rempli de ses installations qui lui servent de modèles. Les nombreuses « choses » léguées ou trouvées évoquent des souvenirs à la fois personnels et collectifs, ancrant son art dans une dimension aussi bien intime qu'universelle.

Installation d'enfant (coussins sur la branche), 2023, pastel sec et fusain sur papier,
120 x 100 cm, crédit photo : Olivier Gassies
www.oliviaetienne.com · oliviaetienneart@gmail.com

Rébecca(!) Fabulatrice

Née en 1970, vit et travaille à Grenoble (38)



Du réel à la fabulation.

Les objets utilisés, souvent oubliés, rejetés, en dehors du goût, nous sont familiers parce qu'archétypaux ou quotidiens. Enrubannés, gainés, costumés, porteurs d'une mémoire, ils reviennent à nous, aimables et splendides. Le ruban de lingerie issu des invendus de grandes marques permet à l'artiste de donner forme, perdre forme, greffer forme... Elle sculpte mais à l'envers, en enveloppant les choses. Du précis au flou, elle explore leur contour, les soignant, les fétichisant.

L'artiste crée ainsi des œuvres-cocons, hybrides, donnant à voir leur processus de transformation. Ce tissu de peau n'est pas sans rappeler la momie ou l'enfant en bas âge, évoquant les rites de passage des temps anciens.

Aussi, devant cette douce matière intime, nous sommes tous complices. Tout pour un bien, rien n'est perdu et s'opère un triple recyclage, celui des rubans, des objets et enfin du désir.

Le ruban devient le lien.

Banc de musée, 2015, chaises de récupération enrubannées de rubans de lingerie, 200 x 80 x 50 cm, crédit photo : Yannick Siegel
@rebeccafabulatrice · rebecca.plisson@gmail.com

Iseult Fayolle

Née en 1983, vit et travaille à Avranches (50)



Quel rapport entretenons-nous avec le vivant ?

Cette substance impalpable qui nous lie à notre propre corps, aux autres, à l'espace et au temps.

C'est dans ce vortex en perpétuel mouvement, que l'artiste glane des émotions, des sensations, des images, des objets, des sons et des histoires pour les rassembler, les faire coexister et raconter l'imaginaire qui vient prolonger le réel.

C'est avec une approche documentaire et chimérique, qu'Iseult Fayolle évoque ce lien au vivant, de manière analogique et poétique, en restituant une architecture sensible et mentale. Elle célèbre ainsi le vagabondage du corps et de l'esprit dans une dimension spatio-temporelle, un instant défini.

Fugace connivence, 2025, céramique, 120 x 70 x 25 cm
@iseultfayolle · iseultfayolle@gmail.com

Virginie Flahaut

Née en 1984, vit et travaille en Seine-et-Marne (77)



Graphiste/illustratrice de formation, Virginie Flahaut travaille la céramique, le dessin, la gravure et le textile. Ses compositions se jouent de lignes, de la récurrence de la forme ronde, de noirs, blancs et terres nues ponctués de couleurs vives et intenses. L'artiste insuffle une sensibilisation écosophique* dans les thèmes qu'elle aborde comme dans les matériaux qu'elle emploie. Vulnérabilité, survie, préservation, traces ; l'artiste questionne notre impact sur les espaces que nous habitons, et tente d'y répondre par des compositions empreintes d'ironie et de poésie reposant sur l'allégorie du jeu, de l'exploration, de la mémoire et de la trace.

Promeneuse alerte des petits détails qui nous entourent, l'espace urbain devient un prolongement de l'atelier, lui offrant matière et outils qu'elle lui emprunte. Elle collecte des traces de notre présence comme de véritables vestiges archéologiques. Allant à l'encontre de la culture de la vitesse, elle aborde un éloge de la lenteur, une lutte contre la « pauvreté temporelle », l'oubli et le remplacement systémique. Obstruction au mouvement, à la détérioration, à la pérémanence ; la matière céramique lui permet d'insuffler à certains objets une dimension et une finalité contraires à celles pour lesquelles ils sont initialement conçus.

Elle fige le mouvement, le moment, en offrant une parenthèse chronologique bienvenue. C'est le temps qui se met au service de la technique, et non l'inverse.

*L'écosophie est une pensée qui lie écologie, subjectivité et transformations sociales pour réinventer nos rapports au monde.

Aqua Ampulla, 2025, céramique (grès) émaillé, teinture végétale sur coton,
dimensions variables
@virginieflahaut · flahautvi@hotmail.fr

Çağdaş Kahriman

Née en 1977, vit et travaille à Champigny-sur-Marne (94)



Çağdaş Kahriman est diplômée en arts plastiques à Paris Panthéon-Sorbonne et à l'université Concordia de Montréal. Son travail explore la fragilité des identités, des existences et des représentations dans un monde en perpétuelle mutation, tout en sondant les zones de perception, de transformation et d'altérité.

À travers le dessin, la photographie, la vidéo et l'objet, elle compose des récits fragmentés, traversés par des flux perceptibles, des forces actives et des dynamiques sensibles. Ses œuvres cartographient des territoires fluides, où formes et protoformes cohabitent en dehors des logiques du monde connu. Chaque création devient une entité en mutation, un organisme spéculatif en dialogue avec les énergies du vivant. Son univers dissout les frontières entre matière, énergie et fiction spéculative, pour faire émerger des territoires fluides où le réel se reconfigure à travers des intensités et des formes inédites.

Shift, 2023, graphite et encre sur papier, 238 x 114 cm
<https://sedi.y.fr> · c_kahriman@hotmail.com



Erica Kaminishi

Née en 1979, vit et travaille entre Massy (91) et le Brésil

L'artiste explore les liens entre écriture, mémoire et identité dans un dialogue constant entre cultures. Née au Brésil dans une famille d'origine japonaise et vivant aujourd'hui en France, elle développe un travail où les strates du langage et les gestes du dessin deviennent les lieux d'une reconstruction symbolique.

Dans ses œuvres, la ligne et le mot se superposent, se transforment en matière, en forme, en trace. Le dessin, la peinture acrylique, le collage et les objets en papier ou en argile se combinent pour former des topographies sensibles où se mêlent écriture, mémoire et territoire.

La série *Transfonges* réunit des éléments issus de trois héritages : la langue portugaise à travers les poèmes de Fernando Pessoa inscrits sur la surface de sculptures en argile polymère ; la porcelaine française, symbole d'un imaginaire romantique et idéalisé ; et la tradition japonaise du Kintsugi, métaphore de la réparation et de la continuité. Ces formes hybrides, entre organisme et fragment, incarnent l'idée d'une identité plurielle, en mouvement, recomposée à partir du passé brisé.

Son travail a été présenté dans de nombreux espaces institutionnels en France et à l'étranger.

Transfonges 10, porcelaine de Limoges, argile polymère, peinture et bronze acrylique, dimension variable
www.ericakaminishi.com · contacto@ericakaminishi.com

Nastassia Kotava

Née en 1990, vit et travaille à Montmorency (95)



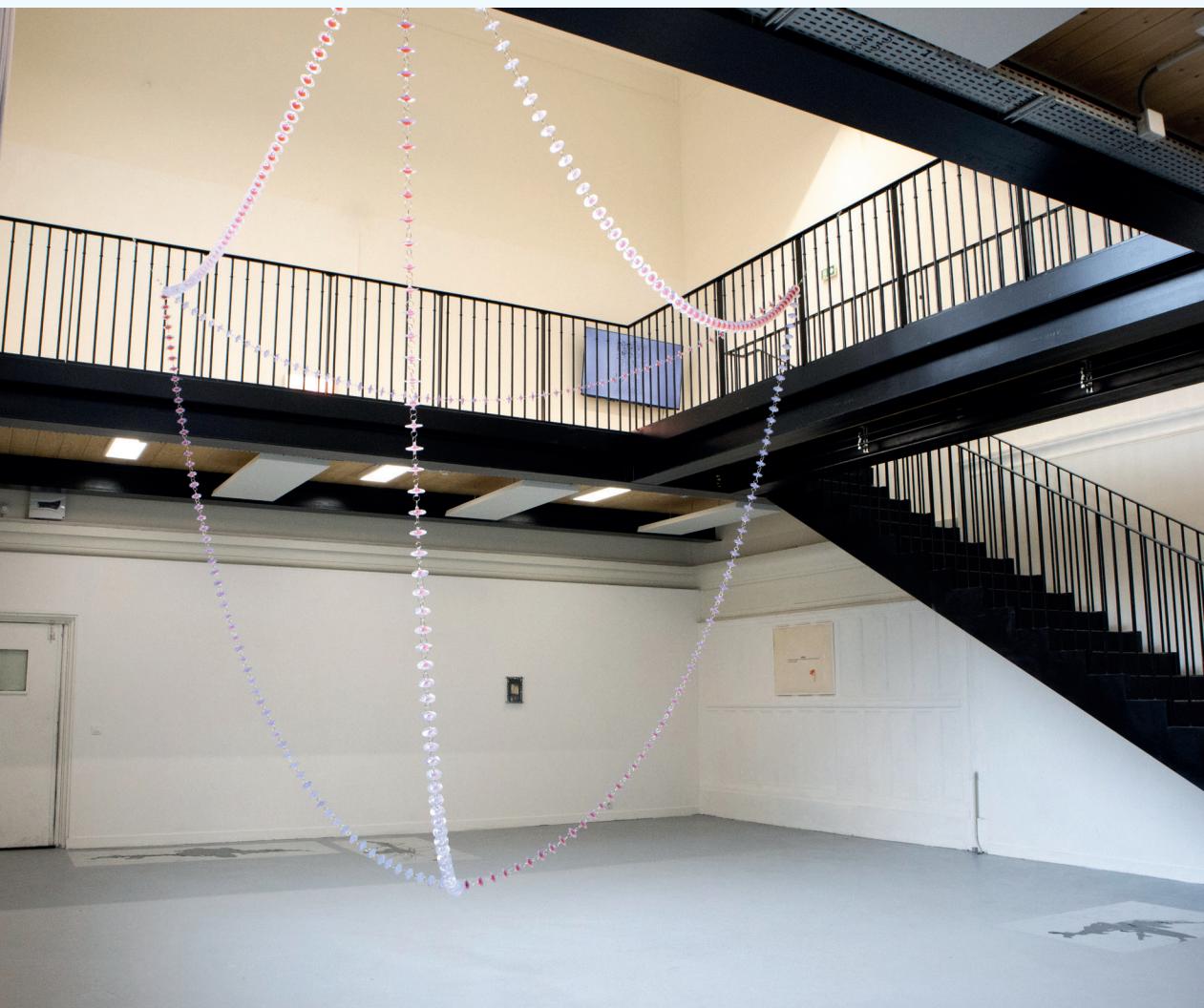
Nastassia Kotava a étudié à l'École des Beaux-Arts de Paris auprès de Claude Closky, Dominique Figarella et Tatiana Trouvé. Sa pratique artistique oscille entre sculpture, dessin, peinture et installation, et se distingue par un humour teinté d'une vision surréaliste.

Elle explore notamment les liens entre psyché humaine et productions culturelles, interrogeant la place changeante des animaux (notamment domestiques) dans l'imaginaire collectif, ainsi que les processus de cultification et de consommation des images qui leur sont associés.

Son travail a entre autres été présenté sur des colonnes Morris à travers Paris, en collaboration avec JCDecaux (2019). Elle obtient la bourse Artagon Horizon pour les artistes émergents (2021). Sa sculpture *Crevettes de Paris* est installée sur les quais de Seine à la suite d'un appel à projets mené par Vedettes de Paris et les Beaux-Arts de Paris (2023).

Depuis 2018, plusieurs espaces de référence l'ont invitée à présenter son travail dans le cadre d'expositions monographiques, notamment la Spaysky Fine Art Gallery LLC, la Fondation Giacometti et les Beaux-Arts de Paris. Elle a également participé à de nombreuses expositions collectives aux États-Unis et en France, dont le CAC Brétigny, Treize, Detroit Art Week, la Mouse Gallery, les Magasins Généraux ou encore Bétonsalon.

Fripon, Miss, Elvis, 2024, poudre graphite et crayon sur papier, 240 x 150 cm
www.kotavanastassia.com · kotavanastassia@gmail.com



Yuquan Liu

Née en 2000, vit et travaille à Paris (75)

*Playful**, ironique et légèrement provocatrice, Yuquan Liu explore la manière dont les objets du quotidien (en particulier ceux issus du plastique et de la transparence) deviennent des miroirs de nos mémoires, de nos habitudes et des structures sociales qui nous façonnent. Les objets banals, omniprésents mais invisibles, sont au centre de son travail. En les réexaminant, elle cherche à révéler la charge affective, culturelle ou symbolique qui se cache derrière leur apparente neutralité.

L'artiste s'intéresse à la façon dont ces matériaux industriels, conçus pour être pratiques, standardisés ou jetables, influencent nos comportements, nos gestes et nos relations. Leur fragilité comme leur artificialité lui permettent de jouer sur l'ambiguïté : ce qui semble léger peut devenir étrange, ce qui paraît anodin peut contenir de la tension ou de la nostalgie.

Sa démarche se construit à travers l'installation, la sculpture et la photographie, qu'elle utilise pour déformer, réassembler ou déplacer ces objets dans des compositions nouvelles, parfois absurdes. En manipulant l'échelle, la répétition ou la narration, elle cherche à créer des espaces où l'ordinaire bascule dans l'inattendu.

Entre humour, mémoire intime et observation critique du quotidien, son travail invite à reconsiderer ce que nous croyons connaître : ce qui nous entoure, ce que nous consommons, et ce que nous oublions.

*Ludique

Sucker, 2025, installation ventouses, dimensions variables
naomimiao712@gmail.com

Sandra Matamoros

Née en 1974, vit et travaille à Paris (75)



Diplômée de l'École nationale supérieure des arts décoratifs, Sandra Matamoros se consacre à la photographie et aux installations photographiques.

Son travail s'enracine dans une quête à la fois artistique et existentielle. L'artiste explore les liens profonds qui unissent l'homme à la nature, à travers une approche imprégnée d'écosophie*, où la poésie devient guide et matrice.

Depuis plusieurs années, son travail s'articule autour du Cube-Miroir : une forme minimale, réfléchissante, qui interroge notre manière de percevoir le réel. Dans ses images, dans les surfaces miroir, dans l'alchimie des matériaux qu'elle explore, demeure l'intuition que ce que nous regardons porte une mémoire ancienne, antérieure à l'humain, et continuera après.

Depuis 2012, Sandra Matamoros a participé aux plus grandes foires et exposé dans des institutions prestigieuses (La FIAC, la Biennale de Lyon, le Palais de Tokyo, Nuit Blanche Paris). Elle est notamment lauréate du 68^e Salon de Montrouge en février 2025.

*L'écosophie est une pensée qui lie écologie, subjectivité et transformations sociales pour réinventer nos rapports au monde.

Vent, Mystère et Vie 5, 2025, tirage photographique par sublimation sur inox miroir,
50 x 110 x 25 cm
@sandramatamorosda · matamorossandra@gmail.com



Winca Mendy

Né en 1999, vit et travaille à Paris (75)

Après plusieurs années passées au sein de l'atelier de Dove Allouche, Winca Mendy sort diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2025. Sa pratique s'intéresse à l'image sous toutes ses formes : photographie, gravure, tirage offset, vidéo, mosaïque, peinture... Son processus créatif tend aujourd'hui à constituer un cycle : la prise de vue, précédant l'interprétation de l'image en tant que matrice, puis l'exigence du tirage artisanal.

Quels sont les modes d'apparition de l'invisible dans le champ visuel ? Sa démarche, structurée par l'image et l'attention portée à sa production, tente de formuler de possibles réponses. Les pratiques et les techniques qu'il emploie pour faire apparaître l'image reflètent des processus biologiques, des cycles naturels. Elles permettent d'envisager l'œuvre comme un organisme vivant, chargé de désirs et de peurs, d'instincts archaïques et de significations mystiques.

Si sa pratique s'attache au visible, c'est pour signaler la profondeur mystérieuse qu'il recouvre. L'œuvre permet l'exploration de cet interstice entre l'objet et la somme des croyances sous-jacentes qui déterminent sa réception. Elle rappelle ainsi la condition contemporaine de l'image, outil de reproduction du réel devenu véritable objet de foi pour nos sociétés. À l'occasion d'un projet photographique récent, Winca Mendy a eu accès aux réserves du Centre de Recherche des Musées de France. Construite à partir des radiographies d'œuvres d'art anciennes, cette recherche l'a conduit à interroger la notion d'imaginaire collectif, ce processus inconscient qui synthétise passé et présent, réalité et fiction, objet et croyance.

Rei I, 2025, tirage Lumen sur papier baryté, 110 x 152 cm, crédit photo : La Cuillère
@winca4 · mendy.winca54@gmail.com

Samya Moineaud

Née en 1995, vit et travaille à Paris (75)



« Samya Moineaud reconstruit le puzzle de ses imaginaires, parmi les pièces rapportées des carcans culturels auxquels elle a été exposée en tant que jeune fille des années 90, et les représentations qu'elle met en avant aujourd'hui, faites de désirs d'émancipation et de sollicitude.

De ses peintures et ses céramiques bondissent des personnages vivant au gré des épisodes de chaque tableau. Elle leur donne vie tandis qu'ils coexistent avec leurs affects et leurs tourments dans un univers étrangement familier et inquiétant. C'est à l'instar d'une peintre naturaliste que Samya Moineaud noue des proximités entre la bande dessinée, le cartoon et la peinture de genre. Ces personnages échappent quelque peu à l'artiste qui les observe dans leurs agissements et les soumet au drame social des situations quotidiennes.

Comme dans une tentative de contenir la pulsion de vie de ces personnages et le chaos de leur quotidenneté, l'artiste emploie la céramique pour créer des formes et de nouvelles images. Entre bulle de bande dessinée et sceau protecteur, à nous de rester alertes et de voir un de ces personnages s'échapper de cette mince frontière entre le réel et l'imaginaire. L'artiste nous laisse voir à travers les fenêtres de ses affects extériorisés, mais ne peut garantir la solidité des vitres qui nous en séparent. »

Thomas Lemire à l'occasion de l'exposition *Des Yeux Plein les Poches* à la Villa Belleville.

The key to my heart, 2025, céramique, risographie, dessin, résine, 75 x 40 cm
samya.moineaud@yahoo.fr

Suzie Mossot

Née en 2000, vit et travaille entre le Doubs (25) et l'Île-de-France



Diplômée des Beaux-Arts de Besançon, Suzie Mossot travaille l'argile et s'amuse à explorer les possibilités offertes par les cuissons et leurs révélations. Le dessin occupe également une place essentielle dans sa pratique et se décline sur une grande variété de médiums et de supports.

En parallèle de sa pratique artistique personnelle, elle encadre des ateliers d'arts plastiques auprès d'enfants autistes non verbaux.

Elle partage son quotidien avec sa chienne Maya, qui a été la source de nombreux questionnements. Cette année, nourrie par les travaux de sociologues et de philosophes comme Vinciane Despret, Donna Haraway ou encore Kaoutar Harchi, l'artiste a interrogé les rapports de domination entre humains et animaux, l'importance du langage adressé, ainsi que la place des chiens dans nos existences.

Suzie a choisi de hisser les chiens, de les placer à hauteur de regard, afin de permettre une véritable rencontre avec des entités singulières. Ces animaux existent pour eux-mêmes : ils ne servent pas à illustrer une action, comme les scènes de chasse, ni à signaler une appartenance sociale. Ici, ces figures canines deviennent des archétypes libres et égaux.

Le Cynique, 2025, grès, 35 x 20 cm
suzie.mossot@gmail.com



Lou Motin

Né·e en 1996, vit et travaille à Paris (75)

Lou Motin alimente sa pratique de son parcours professionnel en artisanat d'art (fonderie d'art, moulage, taille de pierre...), mais aussi de ses passions d'enfance. Depuis 2022, iel travaille à plein temps en tant qu'artiste au Sprinkler, à Noisy-le-Sec.

Lou se définit comme glaneuse urbain·e, iel revalorise et transforme des débris de chantiers et rebuts de productions industrielles pour nourrir des fictions visuelles qui se dévoilent au public sous forme de sculptures et d'installations.

Sensible aux enjeux de la création dans un contexte d'urgence écologique, Lou Motin interroge l'impact de notre production sur l'environnement. En proposant des pièces qui se veulent extraites d'un futur lointain, iel propose au public de se mettre tour à tour dans la peau d'un·e biologiste, d'un·e botaniste ou bien d'un·e archéologue qui explorerait les traces et les dérives du Capitalocène*.

*néologisme utilisé pour décrire l'époque géologique récente, caractérisée par l'impact du développement du capitalisme sur la biosphère, et en particulier son rôle dans le changement climatique.

Fragment de la Fresque : Phage Phi X174, 2024, gravure sur placoplâtre, 146 x 95 x 4 cm
https://linktr.ee/lou_motin · loumotin.lc@gmail.com



Wieslawa Nowicka

Née en 1982, vit et travaille à Paris (75)

Wieslawa Nowicka est une artiste qui travaille différents médiums : peinture, gravure, vidéo. Ses œuvres prennent forme dans son rapport au lieu, au territoire et à l'espace, qu'ils soient réels ou imaginaires. Marquées par des états proches de la mélancolie, de la rêverie ou de l'étrangeté, elles traduisent une remise en question de divers symboles et codes sociaux. Elle s'intéresse à « l'existence » et au lien entre notre corps et l'espace, à ses traces, à ses impressions.

À travers sa pratique artistique, elle cherche à approfondir les questions de l'appartenance, de l'identité, du sentiment (conscient ou non) d'être là, ainsi que notre relation au lieu-temps. Dans ses projets de gravure, le plus souvent réalisés en eau-forte et aquatinte, elle se concentre sur des motifs comme les forêts, les fenêtres, les portes, mais aussi les lits, les chambres et les portraits de dormeurs. Elle s'inspire de l'espace onirique, des traces dans les lieux vides ou habités, qui, par leur structure, leur histoire ou leur fonction, dégagent une atmosphère mélancolique, une présence ou une absence, une forme d'étrangeté.

Cette série consacrée aux arbres des pays du Nord interroge la disparition du lien entre une nature puissante et fragile et l'humain. Elle constitue un témoignage sensible sur la vulnérabilité du monde vivant non humain, mais aussi sur sa force et sa volonté de survivre. Toutes les œuvres sont issues de lieux réellement parcourus.

The Lightness of hegemony, 2025, eau forte, 30 x 30 cm
<https://wieslawanowicka.myportfolio.com>



Arthi Pauly Bertonneau

Né.e en 2002, vit et travaille entre Paris (75) et Genève (Suisse)

Arthi Pauly Bertonneau développe une pratique sculpturale fondée sur le réemploi, l'hybridation et la reconfiguration d'objets obsolètes. Utilisant la céramique, des fragments industriels et des éléments trouvés, l'artiste analyse les régimes matériels qui structurent nos habitudes perceptives et nos systèmes culturels. Chaque matériau, considéré comme un fragment doté d'une mémoire latente, est transformé par un travail technique précis qui neutralise sa fonction première afin d'en extraire un potentiel narratif et symbolique renouvelé.

Cette démarche engage une critique des économies consuméristes qui déterminent la valeur, l'usage et la circulation des objets. En articulant matières disparates, l'artiste déstabilise les notions d'authenticité, de naturel et d'artifice, tout en inscrivant son travail dans une sensibilité queer où les formes échappent aux catégories binaires et investissent l'excès comme stratégie de résistance. L'esthétique du layering* devient un opérateur conceptuel : la stratification n'efface rien mais reconfigure, produisant des zones d'ambiguïté où s'entrelacent saturation et effritement.

Ses sculptures, à la fois sensibles et abrasives, interrogeront la frontière entre décor, relique et outil. En rendant poreuses les distinctions entre résidu, vestige et ornement, iel révèle la persistance des histoires et des affects qui subsistent dans les objets négligés, ouvrant un espace de transformation critique.

*Layering : Processus qui consiste à superposer différents éléments pour créer une œuvre d'art, en ajoutant de la texture, des détails et de la dimension.

Domestique, 2025, bois, ciment, acier, ballon de yoga, 100 x 93 x 96 cm
@arthurpaulybertonneau · aarthurpauly@gmail.com



Viviane Sagnier

Née en 1994, vit et travaille à Clermont-Ferrand (63)

Viviane Sagnier se forme dans un premier temps aux lettres classiques et à l'histoire de l'art avant de se tourner vers le faire. Sa recherche porte sur la représentation plastique de l'émotion, à travers un travail de sculpture, d'installations immersives et praticables, et de performance. À ce titre, elle vient de terminer une résidence au Centre Tignous d'Art Contemporain (Montreuil, 93).

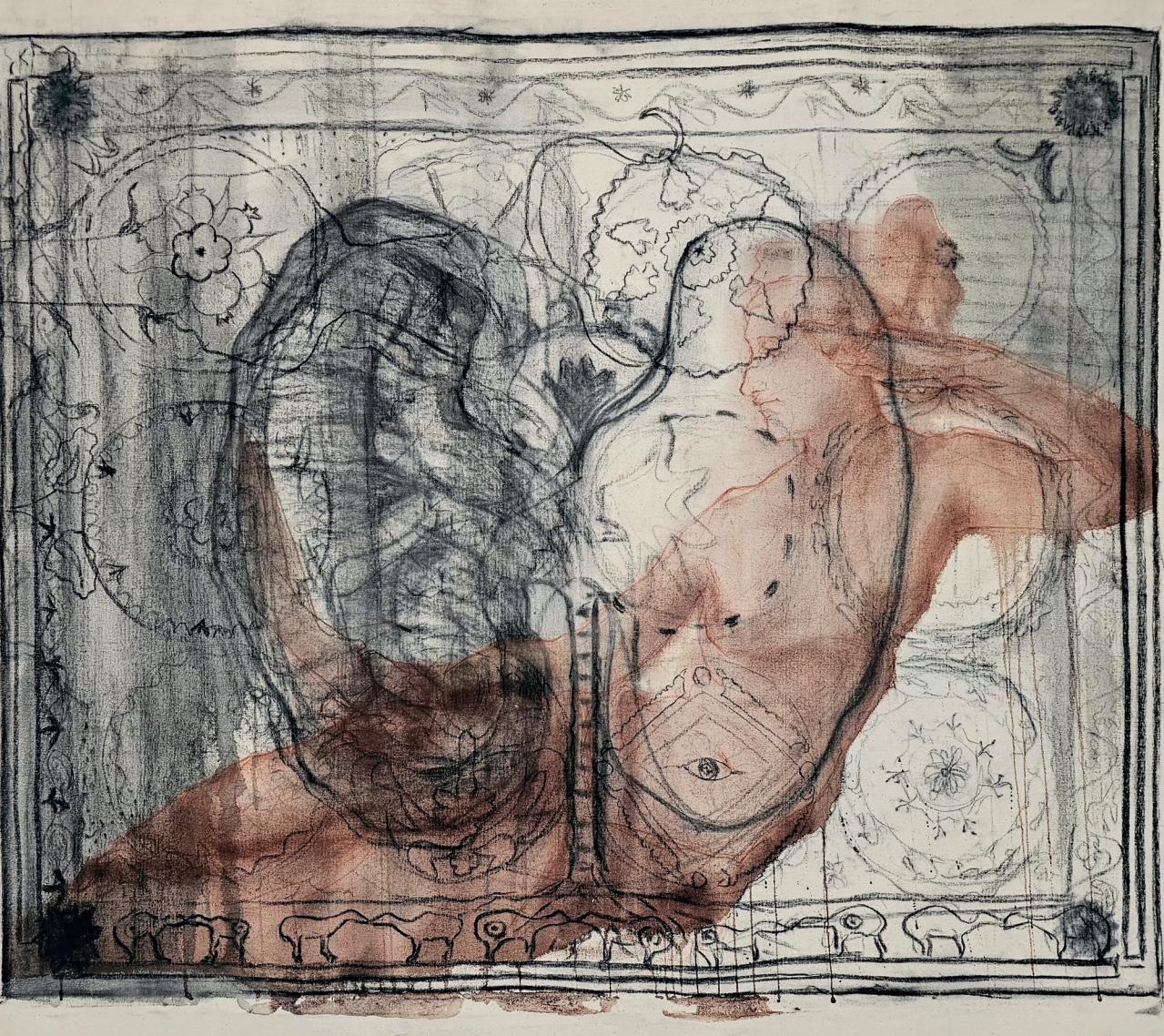
C'est le geste qui la conduit à son travail plastique : celui, réflexe et renouvelé jusqu'à l'épuisement, d'enrouler du fil autour d'une âme textile. Cette démarche processuelle la conduit à former des œuvres composées de modules qui sont autant de signes d'une grammaire, déclinée à toutes les échelles, de l'œuvre murale de petit format à l'installation immersive. Ce geste, qui confine à l'obsession, interroge également les états modifiés de conscience, puisque l'artiste se plonge dans des états d'autohypnose par la répétition d'une même action à l'infini. À l'autre bout du spectre, le regardant, en ayant accès à l'œuvre par le corps, est invité à se servir de l'œuvre comme d'un espace d'introspection propre à chacun.

Un lieu, un temps, un espace, pour explorer l'invisible palpable.

Le quatrième mur, 2024, fils enroulés sur tissu, corde, dimensions variables, crédit photo : Benjamin Roi
www.vivianesagnier.com

Zukhra Sharipova

Née en 1990, vit et travaille à Champigny-sur-Marne (94)



Née en Ouzbékistan et devenue française, Zukhra Sharipova est portée par un parcours mêlant déracinement et lente renaissance. Son travail naît de l'hybridation : héritages croisés, repères déplacés, langues entrelacées. L'identité, longtemps fuyante, se réinvente dans la multiplicité.

Huile, fusain, sanguine, pastels ou feutre se rencontrent sur toile et papier. L'artiste superpose, elle efface, puis fait réapparaître paysages, corps, fragments abstraits ou réalistes, historiques ou métaphoriques. Chaque trait hésite, revient, se dissout comme une trace fragile. Le corps devient paysage, seuil où se mêlent transformation et coexistence culturelle. Les motifs et symboles traversent la surface comme autant de récits mouvants, jamais figés. La mer d'Aral hante son imaginaire : disparition lente, reflet de ce qui vacille et persiste. À travers ses œuvres, elle ouvre un espace où se reconnaître, se perdre, sentir ou entendre ce qui reste invisible.

Dans *Coton*, la figure surgit en lavis de sanguine, souffle léger comme un rêve ou une présence suspendue. Le fusain impose des rythmes plus secs et abrupts, qui marquent, tracent et retiennent. Depuis son arrivée à Champigny-sur-Marne, la Marne rappelle le souvenir lointain de la mer d'Aral. *Coton* se tient entre ces deux eaux : l'une qui demeure, l'autre qui s'efface.

Coton, 2025, fusain et sanguine sur toile de coton, 167 x 105 cm
@zukhra_sharipova



Darta Sidere

Née en 1990, vit à Paris (75) et travaille à Saint-Denis (93)

Darta Sidere crée des paysages aux formes futuristes, en questionnant la temporalité de la création naturelle, mécanique et manuelle. Elle fusionne des éléments de paysages naturels et urbains dans des installations suspendues ou mobiles. Il s'agit d'un travail d'immersion et de rapprochement avec la matière, d'incorporation d'éléments environnants dont la restitution tendra ensuite vers l'informe.

Ses recherches artistiques tentent de définir ce que pourrait être un espace du toucher. Le médium avec lequel elle travaille principalement est la sculpture. Elle utilise la pierre comme matière de prédilection, matière qui, selon elle, impose un poids et une présence par elle-même.

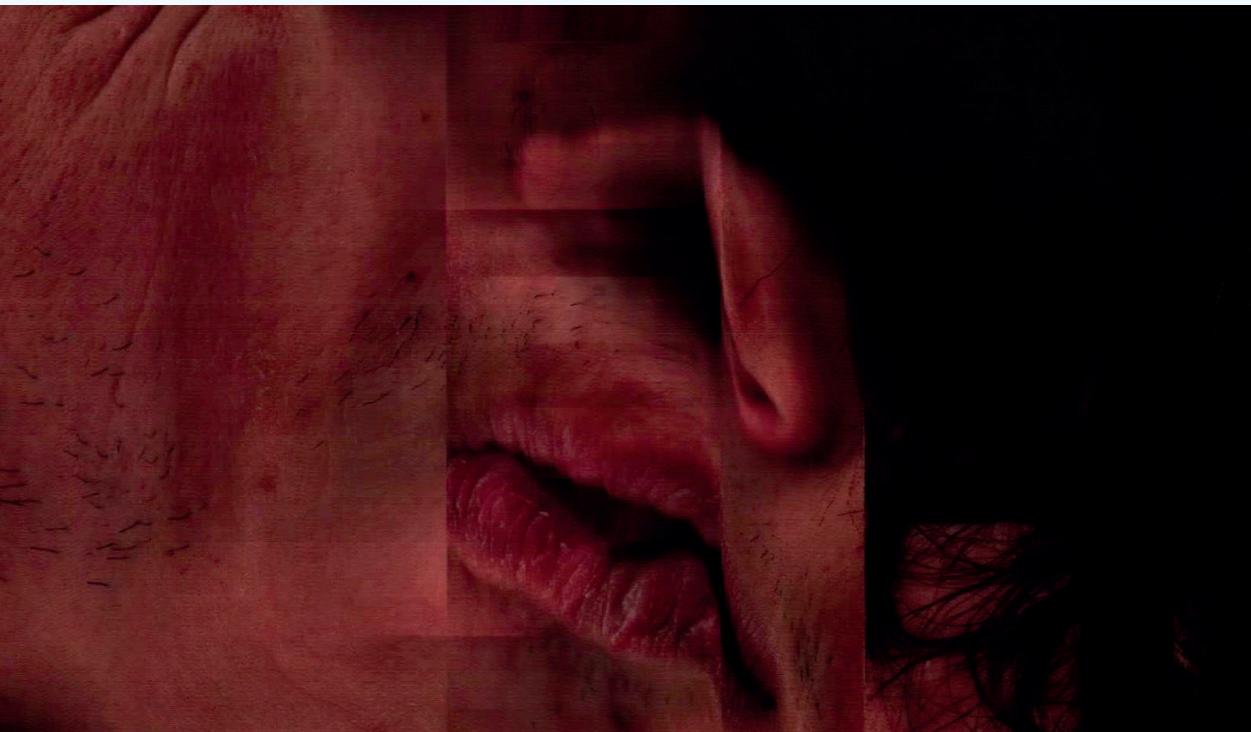
L'idée d'un espace du toucher a commencé par son intérêt pour la peau, organe le plus vital, enveloppe de protection, mais aussi frontière avec le monde extérieur. C'est ensuite la relation entre la main et l'œil dans la perception de l'environnement qui l'a intéressée et, plus précisément, la perception haptique c'est-à-dire quand, par la vision, on touche la matière.

Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2019, Darta Sidere a exposé son travail en France et à l'étranger dans le cadre d'expositions personnelles et collectives.

Hovering in water, 2025, bas-relief en marbre, 43 x 33 x 2 cm
www.dartasidere.com · dartasidere@gmail.com

Valentin Sismann

Né en 2002, vit et travaille à Villemomble (93)



Valentin Sismann développe une pratique qui mêle composition acousmatique et vidéo. Il explore l'idée d'une musique élargie, où le sonore et le visuel s'expriment de manière tantôt poétique, narrative ou conceptuelle. Ses œuvres s'intéressent à nos rapports aux technologies, en particulier celles de l'enregistrement, qu'il questionne et manipule au sein d'espaces critiques ou imaginaires.

Autoportrait ne fait qu'entretenir l'obsession qu'a l'humain à chercher son double à travers la question de la représentation. Celui-ci est corps mouvant, charnel et par conséquent est opposé à la surface plane sur laquelle on le projette. L'œuvre entretient cette incapacité de la représentation à saisir, jusqu'à son propre reflet. Le corps est ici travaillé comme un aplat de chair. En éradiquant la plupart de ses formes et de son espace, il est réduit à ses qualités de matière dans un mouvement de chute unilatéral.

Le matériau principal de l'œuvre a été obtenu dans une chambre noire, en écrasant son propre corps avec un scanner. L'œuvre est un relevé chargé d'explorer sa chair, de faire un état des lieux de son corps à un instant T. C'est une évaluation de la fragilité de cette matière, si complexante et étrangère quand elle le veut, celle qui donne la cruelle impression d'habiter un autre. Plus qu'un travail plastique, il s'agit de la nécessité d'une autofiction anatomique.

Autoportrait, 2024, vidéo HD et bande son stéréo, 4'54
www.valentinsismann.com

Karla Tobón Pumarada

Née en 1991, vit et travaille à Paris (75)



Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2020, elle développe une pratique qui s'attache aux liens entre les lieux, les histoires et les matières. Son travail se construit dans un rapport direct à la terre, aux objets et aux paysages qu'elle traverse, et qu'elle considère comme des espaces où la mémoire circule.

Sa pratique picturale, réalisée sur toile, sur bois, céramique ou textile, rassemble des fragments du réel ; des personnages, des objets, ou encore des éléments du paysage qui ne sont pas forcément remarquables. Ces motifs, souvent proches du quotidien, deviennent les traces d'un récit plus large, où les cultures, les déplacements et les gestes simples s'entrelacent.

Karla Tobón Pumarada a intégré une première résidence au Tzara du collectif Curry Vavart et a participé à la session 2022- 2023 d'Orange Rouge. Son travail a été présenté lors d'expositions collectives à Poush, à la Galerie du Crous, ainsi qu'à la Galerie Tonka et dans d'autres lieux d'art émergents.

Glace à l'eau, 2024, acrylique sur bois et tissu, 23 x 160 cm
@karlatobpum · karla.tobon1@gmail.com



Léa Toutain

Née en 2000, vit et travaille à Sartrouville (78)

Léa Toutain aborde les différentes façons d'être ensemble, de coexister, de partager un espace ou un moment. Elle a souvent recours à des paysages extérieurs (jardins, fermes, cours, lacs, montagnes) qui deviennent des terrains fertiles pour inventer des récits multiples. L'interaction des êtres humains entre eux et avec la nature l'intéresse particulièrement.

Les scènes évoquent un retrait du monde, une mise à distance temporelle et sociale, comme celle décrite dans *La Montagne magique* de Thomas Mann. Les personnages représentés sont souvent en quête d'une occupation ou semblent absorbés par ce qui les entoure, en prise avec une observation et attention au paysage. Les éléments naturels, eau, feuillage, sol donnent lieu à une gestualité picturale plus libre. L'eau en particulier permet ce dédoublement de la forme, par le reflet. Les espaces représentés sont des scènes ouvertes oscillant entre réalité et fiction. Des récits personnels et introspectifs s'y glissent également.

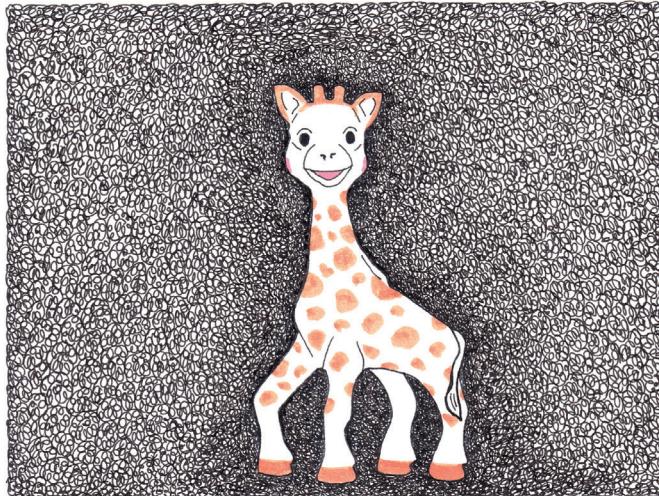
Les narrations sont recréées avec des présences qui l'entourent. Ainsi, les récits se construisent au gré des situations rencontrées. Les couleurs et la forme des vêtements des personnes, ainsi que leurs positions dans l'espace, attirent également son attention. Ces détails enrichissent la composition et offrent une lecture plus profonde des scènes.

Le travail de l'artiste se nourrit des peintures espagnoles, en particulier de celui du peintre Joaquín Sorolla. La toile *Siesta* réalisée en 1911, l'a touchée par la manière de peindre en touches les vêtements et l'espace extérieur. Cette œuvre rassemble son attrait pour la représentation de moments partagés.

Regarder ailleurs, 2025, huile sur toile, 160 x 130 cm
<https://toutainlea.wixsite.com> · leal.toutain@gmail.com

Silvia Velázquez

Née en 1980, vit et travaille entre la Suisse et la France



Silvia Velázquez développe une pratique sensible et introspective, ancrée dans les notions de mémoire, d'intime et de transmission. Actuellement en licence à l'École des arts de la Sorbonne, elle poursuit une recherche plastique où elle explore ce qui demeure (les traces, les gestes, les objets) lorsque le souvenir s'efface ou vacille.

Le présent projet s'insère dans son travail sur la nostalgie. À travers lui, elle souhaite montrer différentes facettes de ce sentiment qui a souvent été perçu comme négatif, car il est fréquemment confondu avec la mélancolie. Pourtant, des études scientifiques récentes montrent qu'au contraire, l'activation des souvenirs nostalgiques permet de lutter contre la tristesse et de se protéger des sentiments négatifs.

Toutefois, il est important de mettre en lumière l'usage commercial qui est fait de la nostalgie, car elle nous prédispose à payer plus pour un objet. Ce qui saura nous rappeler un passé cher aura plus de succès.

C'est justement sur ce dernier point que se base le projet *Accumulateurs de mémoires*. Grâce à une trentaine de dessins, l'artiste souhaite confronter le public aux émotions que ces objets réveillent en nous et à la prédisposition que nous avons à acheter ce qui nous rappelle notre enfance ou de bons souvenirs.

Les objets représentés sont toujours disponibles à l'achat, mais ont été lancés sur le marché depuis longtemps. Le titre de chaque dessin correspond à l'année de son lancement sur le marché.

Accumulateurs de mémoire, 2021-2025, encre de Chine et feutres sur papier, 30 dessins au format A4
www.silviavelazques.com · silviavelazquez80@hotmail.com

Valeska Vera

Née en 1985, vit et travaille à Barcelone (Espagne)



Valeska Vera entretient depuis l'enfance un lien privilégié avec le textile, mais celui-ci n'a réellement trouvé tout son sens que des années plus tard, lorsque le tissage est devenu un espace de retour à soi. Ce qui n'était au départ qu'un moyen d'apprivoiser le changement et le deuil s'est progressivement transformé en un langage à part entière, une façon de se comprendre.

Le tissage l'ancre. Il lui permet de rester stable, présente et en connexion avec son identité profonde.

En 2016, la découverte du studio japonais Loop of the Loom à New York a marqué un tournant. Le métier à tisser est alors devenu un outil intime, non seulement pour créer, mais aussi pour écouter son monde intérieur. Depuis, elle envisage le tissage autant comme une pratique matérielle que comme une forme d'expression personnelle. Chaque fil porte une émotion, un souvenir ; chaque texture révèle un fragment de son paysage intérieur.

En 2018, elle s'installe à Barcelone pour étudier les arts textiles appliqués à l'Escola Massana, avant de poursuivre sa formation à l'Escola Textil Teranyina. Aujourd'hui, elle travaille dans son atelier du bâtiment Freixas, au cœur d'une communauté artistique très active. En 2025, une résidence à Texere, à Oaxaca, approfondit son exploration du dialogue entre artisanat, territoire et identité ; une recherche qui continue de nourrir et d'élargir sa pratique.

El breve espacio en que no estás, 2025, tapisserie tissée à la main sur métier à haute chaîne, 98 x 15 x 48 cm
www.valeskavera.com · valesveral2@gmail.com

Margot Wallard

Née en 1978, vit et travaille à Montreuil (93)



Le travail de Margot Wallard s'inscrit dans une exploration de la mémoire, de l'identité et de la transmission, à travers une pratique où les images dialoguent avec les archives, les traces écrites et les gestes intimes.

Depuis plusieurs années, elle développe *Oran*, un projet consacré à l'histoire familiale liée à l'Algérie, nourri par les récits de sa grand-mère pied-noir, les documents conservés au fil des générations et ses propres voyages sur place. Entre souvenirs, silences et zones d'ombre, il ne s'agit pas tant de reconstituer un passé, que de comprendre ce qui façonne encore le présent, dans les strates de l'histoire familiale.

Les deux pièces présentées à la Biennale prennent la forme de pages de carnet agrandies, 70 x 100 cm, mêlant collages photographiques, fragments d'archives et notations manuscrites. Cette mise en espace du notebook, outil de travail, lieu de pensée et de doute, révèle la construction même du projet : un champ de recherche où l'image devient un support d'enquête, de mémoire et d'émotion.

En assumant une forme fragmentaire et subjective, Margot Wallard interroge la manière dont les histoires individuelles s'articulent à des récits plus vastes. Son travail invite à regarder ce qui persiste : les traces, les transmissions invisibles, et les liens qui se recomposent entre générations.

Oran, 2018-2025, collage de photographies, tirages pigmentaires sur papier archival réalisés sous le contrôle de l'artiste, 2 x (70 x 100 cm),
crédit photo : © Margot Wallard / archives personnelles
<https://wallard.com> · margot@wallard.com



Jury de la biennale :

Le jury de la 20^e Biennale d'art contemporain de Champigny-sur-Marne est placé sous la présidence de Patrice Latronche, adjoint au Maire en charge de la Culture.

Maison des arts plastiques

157, rue de Verdun
94500 Champigny-sur-Marne
ecole.artspatiques@mairie-champigny94.fr
01 89 12 46 10



CHAMPIGNY-SUR-MARNE

